

Le très proche Orient

Robert Daudelin

Les cinémas nationaux face à la mondialisation

Numéro 121, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5097ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2005). Compte rendu de [Le très proche Orient]. *24 images*, (121), 50-51.

Le très proche Orient

par Robert Daudelin

Dans la partie la plus achalandée de la rue Hamra, la plus célèbre des rues marchandes de Beyrouth, le cinéma Montréal propose, semaine après semaine, des films d'action et des comédies égyptiennes, en arabe, sans sous-titres. Avec l'Aresco Palace, qui rouvre périodiquement pour accueillir des événements spéciaux, le Montréal est le seul survivant de l'âge d'or du cinéma à Beyrouth. Dans les années 1960, dans le seul quartier d'Hamra, une douzaine de salles (dont un Strand, comme rue Sainte-Catherine, à la même époque) proposaient aux Beyrouthins des films du monde entier et « il n'était pas rare que des films américains y fussent programmés avant même d'arriver sur les écrans parisiens »¹. Au même moment, les palaces qui illuminaient le centre-ville depuis les années 1920 et qui s'étaient multipliés avec les années 1950 offraient les dernières productions de Hollywood, de Paris et de Cinecittà, projetées en version originale avec double sous-titrage (français et arabe).

Mais ce décor, « sans pareil au Proche-Orient »², appartient à une époque révolue. La guerre est passée par là et Beyrouth ne sera jamais plus Beyrouth. Les salles de cinéma sont encore nombreuses, mais, comme dans toutes les grandes villes du monde, elles sont impersonnelles et logées dans les centres commerciaux; on y voit essentiellement du cinéma américain, surtout le pire, annoncé avec tambours et trompettes. L'une de ces salles arbore fièrement l'étiquette « Europa Cinemas » (comme les salles de l'Ex-Centris), mais on attend encore les retombées positives qu'annonçait ce partenariat. De temps en temps, un film français, *Les choristes* par exemple, pointe le nez pour quelques semaines. Plus rarement, un film libanais prend discrètement l'affiche : ça été le cas du très surestimé *Cerf-volant* de Randa Chahal Sabbag, production française, Lion d'argent 2003 à Venise et, plus récemment, du très estimable *Porte du soleil* de l'Égyptien Yousry Nasrallah, adapté de l'extraordinaire roman du grand

écrivain libanais Elias Khoury. Ça été surtout le cas, en 2003, d'un tout petit film fauché, *Quand Mariam s'est dévoilée* de Assad Fouladkar, qui au vu de son thème (la répudiation d'une jeune épouse présumée stérile) et malgré sa réalisation approximative, a rempli une salle de Beyrouth pendant plusieurs mois. (On peut souhaiter un succès comparable au premier long métrage de Danielle Arbid, *Dans les champs de bataille*, qui doit sortir incessamment, après un accueil très positif à Cannes.) Reste enfin les comédies égyptiennes, non répertoriées dans les journaux de langue française ou anglaise, qui continuent à prendre l'affiche des salles des quartiers populaires à dominante arabophone.

Une ville de cinéphiles

Peu gâtés par la distribution, les Beyrouthins n'en sont pas moins cinéphiles. Pour satisfaire leur goût de cinéma, ils se rabattent sur les manifestations spéciales, de plus en plus nombreuses, qui sont autant de fenêtres sur le cinéma non américain et, de temps à autre, non *mainstream*. Ainsi en est-il de l'annuel Festival du cinéma européen, qui rassemble des films de fiction des pays de la Communauté européenne; des Docudays de novembre, qui permettent à un public jeune et enthousiaste un contact dynamique avec le cinéma documentaire du monde entier (*Gambling, Gods and LSD* du cinéaste torontois Peter Mettler y était présenté cette année), avec une insistance bien normale sur la production des pays du monde arabe; de *...né à Beyrouth*³, vitrine des productions libanaises d'hier et d'aujourd'hui; du Festival international des écoles de cinéma, organisé par l'Institut d'études scéniques audiovisuelles et cinématographiques (IESAV) de l'université Saint-Joseph qui sera présenté pour une seconde fois en janvier prochain et au jury duquel on retrouvera Catherine Martin.

La cinéphilie se pratique aussi dans les nombreux ciné-clubs universitaires, très liés

à l'actualité cinématographique récente (de *Elephant à Parle avec elle*, en passant par *Fahrenheit 9/11*) et pour la plupart équipés en systèmes de projection DVD; elle se pratique aussi dans les clubs vidéo qui, mieux alimentés qu'à Montréal, offrent un choix souvent très large de cinéma de toutes les régions du monde, tous formats confondus (les lecteurs DVD sont toujours multi-zones au Liban), et même de classiques contemporains (Antonioni, Kurosawa et cie) et anciens (Vigo, Eisenstein).

Mais cette offre a des limites évidentes que les vrais amateurs de cinéma ressentent de façon permanente, d'où leur rêve non moins permanent d'une salle art et essai qui leur permettrait un contact régulier avec le cinéma actuel le plus vivant; d'où leur souhait que la Cinémathèque nationale du Liban quitte son statut fantomatique (personnel insuffisant, budget symbolique, réglementation inexistant) pour remplir pleinement son mandat, offrir des projections publiques et des services de documentation professionnels et assurer la sauvegarde du patrimoine cinématographique libanais actuellement disséminé on ne sait plus où et assurément en partie dilapidé par les profiteurs nés de la guerre. Or il n'est pas de mois où l'on n'entende parler d'un projet de transformer tel ou tel lieu en salle art et essai (une initiative récente due au centre multidisciplinaire Zico House va dans ce sens); quant au rêve d'une vraie cinémathèque à Beyrouth... c'est une utopie essentielle. Inch Allah!

Et la production?

Mais Beyrouth n'est pas que consommatrice d'images. Malgré l'absence d'aide à la production cinématographique (bon an, mal an, quelques milliers de dollars sont saupoudrés symboliquement et sans conséquence réelle), le Liban a des cinéastes! Souvent avec l'aide de l'étranger, de la France notamment, ces cinéastes tournent, projettent leurs films dans les festivals – plus souvent qu'à Beyrouth! – et rêvent d'un cinéma authentiquement libanais, libéré de la tradition-

nelle domination égyptienne⁴, voire même de la dépendance intellectuelle de la France. Des films se font qui ne sont pas nécessairement vus par les Libanais, tel ce très estimable *Terra incognita* de Ghassan Salhab, bien accueilli à Cannes en 2003 (article et entretien dans *Le Monde*) et toujours non distribué au Liban...

Cet automne, six longs métrages se tournent à Beyrouth : films à petit budget (200 000 \$US), mais aussi films à budget plus important (800 000 \$US ou plus), montés de peine et de misère, avec de l'argent majoritairement étranger. Ainsi, depuis le 2 novembre, le couple Joana Hadjithomas-Khalil Joreige et son équipe franco-libanaise sont enfermés dans une belle villa du quartier de Clémenceau où ils tournent leur deuxième long métrage, après *Autour de la maison rose* (1999 – postproduction québécoise). Cinéastes et créateurs d'installations, leurs dernières œuvres *Le film perdu* (2003) et *Cendres* (2004) ont eu les honneurs de nombreux festivals (Rotterdam, Locarno, San Francisco, Tribeca), alors que leur documentaire vidéo *Khiam* (2000), sur la célèbre prison israélienne du Sud-Liban, a été présenté aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal. *Naoussé* (titre de travail), entièrement tourné à Beyrouth, en arabe et en français, avec des comédiens libanais, est une coproduction franco-libano-hollandaise (Fonds Hubert Bals) qui,

si j'en juge par ma visite récente sur le plateau, semble se dérouler dans une harmonie parfaite alors que la directrice photo française (Jeanne Lapoirie) et les jeunes techniciens libanais réagissent comme de vieux professionnels aux indications aussi calmes qu'assurées de Joana et de Khalil.

Ailleurs dans Beyrouth et un peu partout au pays, dans une atmosphère un peu plus tendue, Philippe Aractingi (que l'on connaît par son court métrage *Beyrouth, de pierres et de mémoires*, projeté à Montréal dans les années 1990), après quelques dizaines de reportages télé et de documentaires, tourne son premier long métrage de fiction. *L'autobus*, sorte de *Voyage des comédiens* libanais, mêle danse, chansons et retour au pays dans un esprit presque « cinéma égyptien ».

Au moins quatre autres longs métrages de fiction seront bientôt tournés, sans parler de *Beyrouth-Beyrouth*, documentaire de long métrage du cinéaste espagnol Basel Ramsis, coproduit avec une société libanaise, qui est déjà en chantier. Enfin, dans un pays sans réelle tradition documentaire, les nouveaux outils électroniques (petites caméras numériques et le reste) sont actuellement des facteurs d'accélération et ont permis des percées prometteuses où documentaire, cinéma expérimental et essai se conjuguent avec beaucoup de liberté – les travaux récents de Mohamad Soueid et d'Akram Zaataru notamment mériteraient d'être vus plus fréquemment à l'exté-

rieur du Liban. Par ailleurs Beyrouth possède désormais le meilleur laboratoire de la région; vivant surtout de l'importante production publicitaire destinée aux pays du Golfe, The Gate, avec ses équipements de pointe et son personnel hautement qualifié, est un atout précieux pour développer une véritable industrie libanaise du cinéma.

Et l'avenir?

Dans un pays où quatre universités offrent des programmes d'études avancées en cinéma et où une nouvelle génération de créateurs, en cinéma comme en arts plastiques et en littérature, réclame de plus en plus la place qui lui revient, l'État libanais finira bien par réagir... L'incurie légendaire du ministère de la Culture ne peut pas durer éternellement. Si, comme on l'affirme régulièrement, le Liban veut faire table rase de son passé douloureux et se bâtir un réel avenir, c'est vers cette génération que les dirigeants politiques doivent se tourner avant que les forces vives du pays ne s'exilent une fois de plus pour grossir l'immense diaspora libanaise. 24

1. Samir Kassir, *Histoire de Beyrouth*, Paris, Fayard, 2003.
2. Kassir, *op. cit.*
3. Jeu de mots avec la langue arabe. Il s'agit d'un festival qui projette des films faits à Beyrouth. Les deux points qui précèdent le «né» remplacent le «c» et le «i» de cinéma.
4. Dans les années 1960, moment le plus prolifique de la production libanaise, tous les films étaient tournés en arabe égyptien – du fait de la présence de comédiens venus d'Égypte, mais surtout à cause de l'ambition de pénétrer l'immense marché égyptien.

